

SCÈNE IX.

SGANARELLE, LISETTE, LA COMÉDIE, LA MUSIQUE, LE BALLET, JEUX, RIS, PLAISIRS.

SGANARELLE. Voilà une plaisante façon de guérir ! Où est donc ma fille et le médecin ?

LISETTE. Ils sont allés achever le reste du mariage.

SGANARELLE. Comment, le mariage ?

LISETTE. Ma foi, monsieur, la décaisse est bridée; et vous avez cru faire un jeu, qui demeure une vérité.

SGANARELLE. Comment diable ! (Il veut aller après Clitandre et Lucinde, les danseurs le retiennent.) Laissez-moi aller, laissez-moi aller, vous dis-je. (Les danseurs le retiennent toujours.) Encore ! (Ils veulent faire danser Sganarelle de force.) Peste des gens !

FIN DE L'AMOUR MÉDECIN.



Ah ! malheur, ah ! disgrâce, ah ! pauvre seigneur Sganarelle ! — ACTE I, SCÈNE XI.



LES FEMMES SAVANTES

COMÉDIE EN CINQ ACTES. — 1672.

PERSONNAGES.

CHRYSALE, bourgeois.
PHILAMINTE, femme de Chrysale.
ARMANDE, fille de Chrysale et de Philaminte.

HENRIETTE, fille de Chrysale et de Philaminte.
ARISTE, frère de Chrysale.
BÉLISE, sœur de Chrysale.
CLITANDRE, amant d'Henriette.
TRISSOTIN, bel-esprit.

VADIUS, savant.
MARTINE, servante.
LÉPINE, valet de Chrysale.
JULIEN, valet de Vadius.
UN NOTAIRE.

La scène est à Paris, dans la maison de Chrysale.



Allez, fripier d'écrits, impudent plagiaire. — ACTE III, SCÈNE V.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARMANDE, HENRIETTE

ARMANDE. Quoi ! le beau nom de fille est un titre, ma sœur, dont vous voulez quitter la charmante douceur !

Et de vous marier vous osez faire fête !
Ce vulgaire dessein vous peut monter en tête !
HENRIETTE. Oui, ma sœur.

ARMANDE. Ah ! ce oui se peut-il supporter ?
Et, sans un mal de cœur, saurait-on l'écouter ?
HENRIETTE. Qu'a donc le mariage en soi qui vous oblige.
Ma sœur ?...

ARMANDE. Ah ! mon Dieu, fi !
HENRIETTE. Comment !
ARMANDE.

Ah ! si ! vous dis-je.

Ne concevez-vous point ce que, dès qu'on l'entend,
Un tel mot à l'esprit offre de dégoûtant,
De quelle étrange image on est par lui blessée,
Sur quelle sale vue il traîne la pensée ?
N'en frissonnez-vous point, et pouvez-vous, ma sœur,
Aux suites de ce mot résoudre votre cœur ?

HENRIETTE. Les suites de ce mot, quand je les envisage,
Me font voir un mari, des enfants, un ménage ;
Et je ne vois rien là, si j'en puis raisonner,
Qui blesse la pensée, et fasse frissonner.

ARMANDE. De tels attachements, ô ciel, sont pour vous plaire !
HENRIETTE. Et qu'est-ce qu'à mon âge on a de mieux à faire
Que d'attacher à soi, par le titre d'époux,
Un homme qui vous aime et soit aimé de vous ;
Et de cette union de tendresse suivie
Se faire les douceurs d'une innocente vie ?
Ce noud bien assorti n'a-t-il pas des appas ?

ARMANDE. Mon Dieu ! que votre esprit est d'un étage bas !
Que vous jouez au monde un petit personnage,
De vous claquemurer aux choses du ménage,
Et de n'entrevoir point de plaisirs plus touchants
Qu'une idole d'époux et des marmots d'enfants !
Laissez aux gens grossiers, aux personnes vulgaires,
Les bas amusements de ces sortes d'affaires.
A de plus hauts objets élevez vos desirs.
Songez à prendre un goût des plus nobles plaisirs,
Et, traitant de mépris les sens et la matière,
A l'esprit, comme nous, donnez-vous tout entière.
Vous avez notre mère en exemple à vos yeux,
Que du nom de savante on honore en tous lieux :
Tâchez, ainsi que moi, de vous montrer sa fille ;
Aspirez aux clartés qui sont dans la famille,
Et vous rendez sensible aux charmantes douceurs
Que l'amour de l'étude épanche dans les cœurs.
Loin d'être aux lois d'un homme en esclave asservie,
Mariez-vous, ma sœur, à la philosophie,
Qui nous monte au-dessus de tout le genre humain,
Et donne à la raison l'empire souverain,
Soumettant à ses lois la partie animale,
Dont l'appétit grossier aux bêtes nous ravale.
Ce sont là les beaux feux, les doux attachements
Qui doivent de la vie occuper les moments ;
Et les soins où je vois tant de femmes sensibles
Me paraissent aux yeux des pauvretés horribles.

HENRIETTE. Le ciel, dont nous voyons que l'ordre est tout-puissant,
Pour différents emplois nous fabrique en naissant ;
Et tout esprit n'est pas composé d'une étoffe
Qui se trouve taillée à faire un philosophe.
Si le vôtre est né propre aux élévations,
Où montent des savants les spéculations,
Le mien est fait, ma sœur, pour aller terre à terre,
Et dans les petits soins son faible se resserre.
Ne troublons point du ciel les justes réglemens,
Et de nos deux instincts suivons les mouvemens.
Habitez, par l'essor d'un grand et beau génie,
Les hautes régions de la philosophie ;
Tandis que mon esprit, se tenant ici-bas,
Godtera de l'hymen les terrestres appas.
Ainsi, dans nos desseins l'une à l'autre contraire,
Nous saurons toutes deux imiter notre mère :
Vous, du côté de l'âme et des nobles desirs,
Moi, du côté des sens et des grossiers plaisirs :
Vous, aux productions d'esprit et de lumière,
Moi, dans celles, ma sœur, qui sont de la matière.

ARMANDE. Quand sur une personne on prétend se régler,
C'est par les beaux côtés qu'il lui faut ressembler ;
Et ce n'est point du tout la prendre pour modèle,
Ma sœur, que de tousser et de cracher comme elle.

HENRIETTE. Mais vous ne seriez pas ce dont vous vous vantez,
Si ma mère n'eût eu que de ces beaux côtés ;
Et bien vous prend, ma sœur, que son noble génie
N'ait pas vaqué toujours à la philosophie.
De grâce, souffrez-moi, par un peu de bonté,
Des bassesses à qui vous devez la clarté ;
Et ne supprimez point, voulant qu'on vous seconde,
Quelque petit savant qui veut venir au monde.

ARMANDE. Je vois que votre esprit ne peut être guéri
Du fol entêtement de vous faire un mari :
Mais sachez, s'il vous plaît, qui vous songez à prendre,
Votre visée au moins n'est pas mise à Clitandre ?

HENRIETTE. Et par quelle raison n'y serait-elle pas ?
Manque-t-il de mérite ? Est-ce un choix qui soit bas ?

ARMANDE. Non ; mais c'est un dessein qui serait malhonnête,
Que de vouloir d'une autre enlever la conquête ;
Et ce n'est pas un fait dans le monde ignoré

Que Clitandre ait pour moi hautement soupité.
HENRIETTE. Oui ; mais tous ces soupirs chez vous sont choses vaines,
Et vous ne tombez point aux bassesses humaines ;
Votre esprit à l'hymen renonce pour toujours,
Et la philosophie a toutes vos amours.
Ainsi, n'ayant au cœur nul dessein pour Clitandre,
Que vous importe-t-il qu'on y puisse prétendre ?

ARMANDE. Cet empire que tient la raison sur les sens
Ne fait pas renoncer aux douceurs des encens ;
Et l'on peut pour époux refuser un mérite
Que pour adorateur on veut bien à sa suite.

HENRIETTE. Je n'ai pas empêché qu'à vos perfectiones
Il n'ait continué ses adorations ;
Et je n'ai fait que prendre au refus de votre âme
Ce qu'est venu m'offrir l'hommage de sa flamme.

ARMANDE. Mais à l'offre des vœux d'un amant dépité
Trouvez-vous, je vous prie, entière sûreté ?
Croyez-vous pour vos yeux sa passion bien forte,
Et qu'en son cœur pour moi toute flamme soit morte ?

HENRIETTE. Il me le dit, ma sœur ; et, pour moi, je le croi.

ARMANDE. Ne soyez pas, ma sœur, d'une si bonne foi ;
Et croyez, quand il dit qu'il me quitte et vous aime,
Qu'il n'y songe pas bien et se trompe lui-même.

HENRIETTE. Je ne sais ; mais enfin, si c'est votre plaisir,
Il nous est bien aisé de nous en éclaircir ;
Je l'aperçois qui vient ; et sur cette matière
Il pourra nous donner une pleine lumière.

SCÈNE II.

CLITANDRE, ARMANDE, HENRIETTE.

HENRIETTE. Pour me tirer d'un doute où me jette ma sœur,
Entre elle et moi, Clitandre, expliquez votre cœur ;
Découvrez-en le fond, et nous daignez apprendre
Qui de nous à vos vœux est en droit de prétendre.

ARMANDE. Non, non, je ne veux point à votre passion
Imposer la rigueur d'une explication :
Je ménage les gens, et sais comme embarrasser
Le contraignant effort de ces aveux en face.

CLITANDRE. Non, madame, mon cœur, qui dissimule peu,
Ne sent nulle contrainte à faire un libre aveu.
Dans aucun embarras un tel pas ne me jette ;
Et j'avouerais tout haut, d'une âme franche et nette,
Que les tendres liens où je suis arrêté,
Mon amour et mes vœux sont tous (montrant Henriette) de ce côté.
Qu'à nulle émotion cet aveu ne vous porte ;
Vous avez bien voulu les choses de la sorte.
Vos attraits m'avaient pris ; et mes tendres soupirs
Vous ont assez prouvé l'ardeur de mes desirs ;
Mon cœur vous consacrait une flamme immortelle :
Mais vos yeux n'ont pas cru leur conquête assez belle.
J'ai souffert sous leur joug cent mépris différents ;
Ils régnaient sur mon âme en superbes tyrans ;
Et je me suis cherché, lassé de tant de peines,
Des vainqueurs plus humains et de moins rudes chaînes.
Je les ai rencontrés, madame (montrant Henriette), dans ces yeux,
Et leurs traits à jamais me seront précieux ;
D'un regard pitoyable ils ont séché mes larmes,
Et n'ont pas dédaigné le rebut de vos charmes.
De si rares bontés m'ont si bien su toucher,
Qu'il n'est rien qui me puisse à mes fers arracher ;
Et j'ose maintenant vous conjurer, madame,
De ne vouloir tenter nul effort sur ma flamme,
De ne point essayer à rappeler un cœur
Résolu de mourir dans cette douce ardeur.

ARMANDE. Eh ! qui vous dit, monsieur, que l'on ait cette envie,
Et que de vous enfin si fort on se soucie ?
Je vous trouve plaisant de vous le figurer,
Et bien impertinent de me le déclarer.

HENRIETTE. Eh ! doucement, ma sœur. Où donc est la morale
Qui sait si bien régir la partie animale,
Et retenir la bride aux efforts du courroux ?

ARMANDE. Mais vous, qui m'en parlez, où la pratiquiez-vous,
De répondre à l'amour que l'on vous fait paraître,
Sans le congé de ceux qui vous ont donné l'être ?
Sachez que le devoir vous soumet à leurs lois,
Qu'il ne vous est permis d'aimer que par leur choix ;
Qu'ils ont sur votre cœur l'autorité suprême,
Et qu'il est criminel d'en disposer vous-même.

HENRIETTE. Je rends grâce aux bontés que vous me faites voir
De m'enseigner si bien les choses du devoir.
Mon cœur sur vos leçons veut régler sa conduite ;
Et, pour vous faire voir, ma sœur, que j'en profite,

Clitandre, prenez soin d'appuyer votre amour
De l'agrément de ceux dont j'ai reçu le jour.
Faites-vous sur mes vœux un pouvoir légitime,
Et me donnez moyen de vous aimer sans crime.

CLITANDRE. J'y vais de tous mes soins travailler hautement,
Et j'attendais de vous ce doux consentement.

ARMANDE. Vous triomphez, ma sœur, et faites une mine
A vous imaginer que cela me chagrine.
HENRIETTE. Moi, ma sœur ! point du tout. Je sais que sur vos sens
Les droits de la raison sont toujours tout-puissants ;
Et que, par les leçons qu'on prend dans la sagesse,
Vous êtes au-dessus d'une telle faiblesse.
Loin de vous soupçonner d'aucun chagrin, je croi
Qu'ici vous daignerez vous employer pour moi,
Appuyer sa demande, et de votre suffrage
Presser l'heureux moment de notre mariage.
Je vous en sollicite ; et, pour y travailler...
ARMANDE. Votre petit esprit se mêle de railler,
Et d'un cœur qu'on vous jette on vous voit toute fière.

HENRIETTE. Tout jeté qu'est ce cœur, il ne vous déplaît guère ;
Et, si vos yeux sur moi le pouvaient ramasser,
Ils prendraient aisément le soin de se baisser.

ARMANDE. A répondre à cela je ne daigne descendre ;
Et ce sont sots discours qu'il ne faut pas entendre.

HENRIETTE. C'est fort bien fait à vous ; et vous nous faites voir
Des modérations qu'on ne peut concevoir.

SCÈNE III.

CLITANDRE, HENRIETTE.

HENRIETTE. Votre sincère aveu ne l'a pas peu surpris.
CLITANDRE. Elle mérite assez une telle franchise ;
Et toutes les hauteurs de sa folle fierté
Sont dignes tout au moins de ma sincérité.
Mais, puisqu'il m'est permis, je vais à votre père,
Madame...
HENRIETTE. Le plus sûr est de gagner ma mère.
Mon père est d'une humeur à consentir à tout,
Mais il met peu de poids aux choses qu'il résout
Il a reçu du ciel certaine bonté d'âme
Qui le soumet d'abord à ce que veut sa femme.
C'est elle qui gouverne, et, d'un ton absolu,
Elle dicte pour loi ce qu'elle a résolu.
Je voudrais bien vous voir pour elle et pour ma tante
Une âme, je l'avoue, un peu plus complaisante,
Un esprit qui, flattant les visions du leur,
Vous pût de leur estime attirer la chaleur.

CLITANDRE. Mon cœur n'a jamais pu, tant il est né sincère,
Même dans votre cœur flatter leur caractère ;
Et les femmes docteurs ne sont point de mon goût.
Je consens qu'une femme ait des clartés de tout ;
Mais je ne lui veux point la passion choquante
De se rendre savante afin d'être savante ;
Et j'aime que souvent, aux questions qu'on fait,
Elle sache ignorer les choses qu'elle sait :
De son étude enfin je veux qu'elle se cache,
Et qu'elle ait du savoir sans vouloir qu'on le sache,
Sans citer les auteurs, sans dire de grands mots,
Et clouer de l'esprit à ses moindres propos.
Je respecte beaucoup madame votre mère ;
Mais je ne puis du tout approuver sa chimère,
Et me rendre l'écho des choses qu'elle dit,
Aux encens qu'elle donne à son héros d'esprit.
Son monsieur Trissotin me chagrine, m'assomme,
Et j'enrage de voir qu'elle estime un tel homme ;
Qu'elle nous mette au rang des grands et beaux esprits
Un benêt dont partout on siffle les écrits,
Un pédant dont on voit la plume libérale
D'officieux papiers fournir toute la Halle.

HENRIETTE. Ses écrits, ses discours, tout m'en semble ennuyeux,
Et je me trouve assez votre goût et vos yeux ;
Mais, comme sur ma mère il a grande puissance,
Vous devez vous forcer à quelque complaisance.
Un amant fait sa cour où s'attache son cœur,
Il veut de tout le monde y gagner la faveur ;
Et, pour n'avoir personne à sa flamme contraire,
Jusqu'au chien du logis il s'efforce de plaire.

CLITANDRE. Oui, vous avez raison ; mais monsieur Trissotin
M'inspire au fond de l'âme un dominant chagrin.
Je ne puis consentir, pour gagner ses suffrages,
A me déshonorer en priant ses ouvrages ;
C'est par eux qu'à mes yeux il a d'abord paru,
Et je le connaissais avant que l'avoir vu.

Je vis, dans le fatras des écrits qu'il nous donne,
Ce qu'étale en tous lieux sa pédante personne,
La constante hauteur de sa présomption,
Cette intrépidité de bonne opinion,
Cet indolent état de confiance extrême
Qui le rend en tout temps si content de soi-même,
Qui fait qu'à son mérite incessamment il rit,
Qu'il se sait si bon gré de tout ce qu'il écrit,
Et qu'il ne voudrait pas changer sa renommée
Contre tous les honneurs d'un général d'armée.

HENRIETTE. C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.
CLITANDRE. Jusques à sa figure encor la chose alla,
Et je vis par les vers qu'à la tête il nous jette,
De quel air il fallait que fût fait le poète ;
Et j'en avais si bien deviné tous les traits
Que, rencontrant un homme un jour dans le Palais
Je gageai que c'était Trissotin en personne,
Et je vis qu'en effet la gageure était bonne.

HENRIETTE. Quel conte !
CLITANDRE. Non ; je dis la chose comme elle est.
Mais je vois votre tante : agréez, s'il vous plaît,
Que mon cœur lui déclare ici notre mystère,
Et gagne sa faveur auprès de votre mère.

SCÈNE IV.

BÉLISE, CLITANDRE.

CLITANDRE. Souffrez, pour vous parler, madame, qu'un amant
Prenne l'occasion de cet heureux moment,
Et se découvre à vous de la sincère flamme...
BÉLISE. Ah ! tout beau ! Gardez-vous de m'ouvrir trop votre âme.
Si je vous ai su mettre au rang de mes amants,
Contentez-vous des yeux pour vos seuls truchements ;
Et ne m'expliquez point par un autre langage
Des desirs qui, chez moi, passent pour un outrage.
Aimez-moi, soupirez, brûlez pour mes appas ;
Mais qu'il me soit permis de ne le savoir pas.
Je puis fermer les yeux sur vos flammes secrètes,
Tant que vous vous tiendrez aux muets interprètes ;
Mais si la bouche vient à s'en vouloir mêler,
Pour jamais de ma vue il vous faut exiler.

CLITANDRE. Des projets de mon cœur ne prenez point d'alarme ;
Henriette, madame, est l'objet qui me charme ;
Et je viens ardemment conjurer vos bontés
De seconder l'amour que j'ai pour ses beautés.

BÉLISE. Ah ! certes, le détour est d'esprit, je l'avoue ;
Ce subtil faux-fuyant mérite qu'on le loue,
Et, dans tous les romans où j'ai jeté les yeux,
Je n'ai rien rencontré de plus ingénieux.

CLITANDRE. Ceci n'est point du tout un trait d'esprit, madame ;
Et c'est un pur aveu de ce que j'ai dans l'âme.
Les cieux, par les liens d'une immuable ardeur,
Aux beautés d'Henriette ont attaché mon cœur ;
Henriette me tient sous son aimable empire,
Et l'hymen d'Henriette est le bien où j'aspire.
Vous y pouvez beaucoup ; et tout ce que je veux,
C'est que vous y daigniez favoriser mes vœux.

BÉLISE. Je vois où doucement veut aller la demande,
Et je sais sous ce nom ce qu'il faut que j'entende.
La figure est adroite ; et, pour n'en point sortir,
Aux choses que mon cœur m'offre à vous repartir,
Je dirai qu'Henriette à l'hymen est rebelle,
Et que, sans rien prétendre, il faut brûler pour elle.

CLITANDRE. Eh ! madame ! à quoi bon un pareil embarras ?
Et pourquoi voulez-vous penser ce qui n'est pas ?

BÉLISE. Mon Dieu ! point de façons. Cessez de vous défendre
De ce que vos regards m'ont souvent fait entendre.
Il suffit que l'on est contente du détour
Dont s'est adroitement avisé votre amour,
Et que, sous la figure où le respect l'engage,
On veut bien se résoudre à souffrir son hommage,
Pourvu que ses transports, par l'honneur éclairés,
N'offrent à mes autels que des vœux épurés.

CLITANDRE. Mais...
BÉLISE. Adieu. Pour ce coup, ceci doit vous suffire,
Et je vous ai plus dit que je ne voulais dire.

CLITANDRE. Mais votre erreur...
BÉLISE. Laissez. Je rougis maintenant ;
Et ma pudeur s'est fait un effort surprenant.

CLITANDRE. Je veux être pendu si je vous aime ; et sage...
BÉLISE. Non, non, je ne veux rien entendre davantage.

SCÈNE V.

CLITANDRE.

Diantre soit de la folle avec ses visions !
A-t-on rien vu d'égal à ses préventions !
Allons commettre un autre au soin que l'on me donne,
Et prenons le secours d'une sage personne.

ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIÈRE.

ARISTE (quittant Clitandre et lui parlant encore).

Oui, je vous porterai la réponse au plus tôt :
J'appurai, presserai, ferai tout ce qu'il faut.
Qu'un amant pour un mot a de choses à dire !
Et qu'impatiemment il veut ce qu'il désire !
Jamais...

SCÈNE II.

CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE. Ah ! Dieu vous gard', mon frère.
CHRYSALE. Et vous aussi,
Mon frère.
ARISTE. Savez-vous ce qui m'amène ici ?
CHRYSALE. Non ; mais, si vous voulez, je suis prêt à l'apprendre.
ARISTE. Depuis assez longtemps vous connaissez Clitandre ?
CHRYSALE. Sans doute, et je le vois qui fréquente chez nous.
ARISTE. En quelle estime est-il, mon frère, auprès de vous ?
CHRYSALE. D'homme d'honneur, d'esprit, de cœur et de conduite.
Et je vois peu de gens qui soient de son mérite.
ARISTE. Certain désir qu'il a conduit ici mes pas ;
Et je me réjouis que vous en fassiez cas.
CHRYSALE. Je connus feu son père en mon voyage à Rome.
ARISTE. Fort bien.
CHRYSALE. C'était, mon frère, un fort bon gentilhomme.
ARISTE. On le dit.
CHRYSALE. Nous n'avions alors que vingt-huit ans,
Et nous étions, ma foi, tous deux de vertes galants.
ARISTE. Je le crois.
CHRYSALE. Nous donnions chez les dames romaines ;
Et tout le monde, là, parlait de nos fredaines ;
Nous faisons des jaloux.
ARISTE. Voilà qui va des mieux.
Mais venons au sujet qui m'amène en ces lieux.

SCÈNE III.

BÉLISE, entrant doucement et écoutant ; CHRYSALE, ARISTE.

ARISTE. Clitandre auprès de vous me fait son interprète,
Et son cœur est épris des grâces d'Henriette.
CHRYSALE. Quoi ! de ma fille ?
ARISTE. Oui : Clitandre en est charmé ;
Et je ne vis jamais amant plus enflammé.
BÉLISE (à Ariste). Non, non, je vous entends. Vous ignorez l'histoire ;
Et l'affaire n'est pas ce que vous pouvez croire.
ARISTE. Comment, ma sœur ?
BÉLISE. Clitandre abuse vos esprits,
Et c'est d'un autre objet que son cœur est épris.
ARISTE. Vous raillez. Ce n'est pas Henriette qu'il aime ?
BÉLISE. Non, j'en suis assurée.
ARISTE. Il me l'a dit lui-même.
BÉLISE. Eh oui !
ARISTE. Vous me voyez, ma sœur, chargé par lui
D'en faire la demande à son père aujourd'hui.
BÉLISE. Fort bien.
ARISTE. Et son amour même m'a fait instance
De presser les moments d'une telle alliance.
BÉLISE. Encor mieux. On ne peut tromper plus galamment.

Henriette, entre nous, est un amusement,
Un voile ingénieux, un prétexte, mon frère,
A couvrir d'autres feux dont je sais le mystère ;
Et je veux bien tous deux vous mettre hors d'erreur.
ARISTE. Mais, puisque vous savez tant de choses, ma sœur,
Dites-nous, s'il vous plaît, cet autre objet qu'il aime.

BÉLISE. Vous le voulez savoir ?
ARISTE. Oui. Quoi ?
BÉLISE. Moi.
ARISTE. Vous ?
BÉLISE. Moi-même.
ARISTE. Hai ! ma sœur !
BÉLISE. Qu'est-ce donc que veut dire ce hai ?
Et qu'a de surprenant le discours que je fais ?
On est faite d'un air, je pense, à pouvoir dire
Qu'on n'a pas pour un cœur soumis à son empire ;
Et Dorante, Damis, Cléonte et Lycidas,
Peuvent bien faire voir qu'on a quelques appas.



Je vis de bonne soupe et non de beau langage. — ACTE II, SCÈNE VII.

ARISTE. Ces gens vous aiment ?
BÉLISE. Oui, de toute leur puissance.
ARISTE. Ils vous l'ont dit ?
BÉLISE. Aucun n'a pris cette licence ;
Ils m'ont su révéler si fort jusqu'à ce jour,
Qu'ils ne m'ont jamais dit un mot de leur amour.
Mais, pour m'offrir leur cœur et vouer leur service,
Les muets truchements ont tous fait leur office.
ARISTE. On ne voit presque point céans venir Damis.
BÉLISE. C'est pour me faire voir un respect plus soumis.
ARISTE. De mots piquants partout Dorante vous outrage.
BÉLISE. Ce sont emportements d'une jalouse rage.
ARISTE. Cléonte et Lycidas ont pris femme tous deux.
BÉLISE. C'est par un désespoir où j'ai réduit leurs feux.
ARISTE. Ma foi, ma chère sœur, vision toute claire.
CHRYSALE (à Bélise). De ces chimères-là vous devez vous défaire.
BÉLISE. Ah ! chimères ! Ce sont des chimères, dit-on
Chimères, moi ! Vraiment, chimères est fort bon !

Je me réjouis fort de chimères, mes frères ;
Et je ne savais pas que j'eusse des chimères.

SCÈNE IV.

CHRYSALE, ARISTE.

CHRYSALE. Notre sœur est folle, oui.
ARISTE. Cela croit tous les jours.
Mais, encore une fois, reprenons le discours.
Clitandre vous demande Henriette pour femme ;
Voyez quelle réponse on doit faire à sa flamme.
CHRYSALE. Faut-il le demander ? J'y consens de bon cœur,
Et tiens son alliance à singulier honneur.
ARISTE. Vous savez que de biens il n'a pas l'abondance,
Que...
CHRYSALE. C'est un intérêt qui n'est pas d'importance :
Il est riche en vertus, cela vaut des trésors ;
Et puis, son père et moi n'étions qu'un en deux corps.
ARISTE. Parlons à votre femme, et voyons à la rendre
Favorable...
CHRYSALE. Il suffit, je l'accepte pour gendre.
ARISTE. Oui ; mais pour appuyer votre consentement,
Mon frère, il n'est pas mal d'avoir son agrément.
Allons...
CHRYSALE. Vous moquez-vous ? il n'est pas nécessaire.
Je répons de ma femme, et prends sur moi l'affaire.
ARISTE. Mais...
CHRYSALE. Laissez faire, dis-je, et n'appréhendez pas.
Je la vais disposer aux choses, de ce pas.
ARISTE. Soit. Je vais là-dessus sonder votre Henriette,
Et reviendrai savoir...
CHRYSALE. C'est une affaire faite ;
Et je vais à ma femme en parler sans délai.

SCÈNE V.

CHRYSALE, MARTINE.

MARTINE. Me voilà bien chanceuse. Hélas ! l'an dit bien vrai,
Qui veut noyer son chien l'accuse de la rage ;
Et service d'autrui n'est pas un héritage.
CHRYSALE. Qu'est-ce donc ? Qu'avez-vous ? Martine.
MARTINE. Ce que j'ai ?
CHRYSALE. Oui.
MARTINE. J'ai que l'an me donne aujourd'hui mon congé,
Monsieur.
CHRYSALE. Votre congé ?
MARTINE. Oui. Madame me chasse.
CHRYSALE. Je n'entends pas cela. Comment ?
MARTINE. On me menace,
Si je ne sors d'ici, de me bailler cent coups.
CHRYSALE. Non, vous demeurerez : je suis content de vous.
Ma femme bien souvent a la tête un peu chaude ;
Et je ne veux pas, moi...

SCÈNE VI.

PHILAMINTE, BÉLISE, CHRYSALE, MARTINE.

PHILAMINTE (apercevant Martine). Quoi ! je vous vois, maraude !
Vite, sortez, friponne ! allons, quittez ces lieux,
Et ne vous présentez jamais devant mes yeux.
CHRYSALE. Tout doux.
PHILAMINTE. Non, c'en est fait.
CHRYSALE. Hé !
PHILAMINTE. Je veux qu'elle sorte.
CHRYSALE. Mais qu'a-t-elle commis pour vouloir de la sorte ?...
PHILAMINTE. Quoi ! vous la soutenez ?
CHRYSALE. En aucune façon.
PHILAMINTE. Prenez-vous son parti contre moi ?
CHRYSALE. Mon Dieu, non :
Je ne fais seulement que demander son crime.
PHILAMINTE. Suis-je pour la chasser sans cause légitime ?
CHRYSALE. Je ne dis pas cela ; mais il faut de nos gens...
PHILAMINTE. Non, elle sortira, vous dis-je, de céans.
CHRYSALE. Eh bien ! oui. Vous dit-on quelque chose là-contre ?
PHILAMINTE. Je ne veux point d'obstacle aux désirs que je montre.
CHRYSALE. D'accord.
PHILAMINTE. Et vous devez, en raisonnable époux,

Etre pour moi contre elle, et prendre mon courroux.

(Se tournant vers Martine.)

CHRYSALE. Aussi fais-je. Oui, ma femme avec raison vous chasse,
Coquine : et votre crime est indigne de grâce.
MARTINE. Qu'est-ce donc que j'ai fait ?
CHRYSALE (bas). Ma foi, je ne sais pas.
PHILAMINTE. Elle est d'humeur encore à n'en faire aucun cas.
CHRYSALE. A-t-elle, pour donner matière à votre haine,
Cassé quelque miroir, ou quelque porcelaine ?
PHILAMINTE. Voudrais-je la chasser, et vous figurez-vous
Que pour si peu de chose on se mette en courroux ?
(A Martine.) (A Philaminte.)
CHRYSALE. Qu'est-ce à dire ? L'affaire est donc considérable ?
PHILAMINTE. Sans doute. Me voit-on femme déraisonnable ?
CHRYSALE. Est-ce qu'elle a laissé, d'un esprit négligent,
Dérober quelque armoire ou quelque plat d'argent ?
PHILAMINTE. Cela ne serait rien.
CHRYSALE (à Martine). Oh ! oh ! Peste ! la belle.
(A Philaminte.) Quoi ! l'avez-vous surprise à n'être pas fidèle ?
PHILAMINTE. C'est pis que tout cela.
CHRYSALE. Pis que tout cela ?
PHILAMINTE. Pis.
(A Martine.) (A Philaminte.)
CHRYSALE. Comment ! diantre, friponne ! Euh ! a-t-elle commis ?...
PHILAMINTE. Elle a, d'une insolence à nulle autre pareille,
Après trente leçons, insulté mon oreille
Par l'impropriété d'un mot sauvage et bas
Qu'en termes déceifs condamne Vaugelas.
CHRYSALE. Est-ce là ?...
PHILAMINTE. Quoi ! toujours, malgré nos remontrances,
Heurter le fondement de toutes les sciences,
La grammaire, qui sait régenter jusqu'aux rois,
Et les fait, la main haute, obéir à ses lois !
CHRYSALE. Du plus grand des forfaits je la croyais coupable.
PHILAMINTE. Quoi ! vous ne trouvez pas ce crime impardonnable ?
CHRYSALE. Si fait.
PHILAMINTE. Je voudrais bien que vous l'excusassiez !
CHRYSALE. Je n'ai garde.
BÉLISE. Il est vrai que ce sont des pitiés ;
Toute construction est par elle détruite ;
Et des lois du langage on l'a cent fois instruite.
MARTINE. Tout ce que vous prêchez est, je crois, bel et bon ;
Mais je ne saurais, moi, parler votre jargon.
PHILAMINTE. L'impudente ! Appeler un jargon le langage
Fondé sur la raison et sur le bel usage !
MARTINE. Quand on se fait entendre, on parle toujours bien,
Et tous vos biaux dictons ne servent pas de rien.
PHILAMINTE. Eh bien ! ne voilà pas encore de son style ?
Ne servent pas de rien.
BÉLISE. O cervelle indocile !
Faut-il qu'avec les soins qu'on prend incessamment
On ne te puisse apprendre à parler congruement !
De pas, mis avec rien, tu fais la récédive ;
Et c'est, comme on t'a dit, trop d'une négative.
MARTINE. Mou Dieu ! je n'avons pas étugné comme vous,
Et je parlons tout droit comme on parle cheux nous.
PHILAMINTE. Ah ! peut-on y tenir ?
BÉLISE. Quel solécisme horrible !
PHILAMINTE. En voilà pour tuer une oreille sensible.
BÉLISE. Ton esprit, je l'avoue, est bien matériel :
Je n'est qu'un singulier, avons est un pluriel.
Veux-tu toute ta vie offenser la grammaire ?
MARTINE. Qui parle d'offenser grand-mère ni grand-père ?
PHILAMINTE. Oh ! ciel.
BÉLISE. Grammaire est prise à contre-sens par toi ;
Et je t'ai dit déjà d'où vient ce mot.
MARTINE. Ma foi !
Qu'il vienne de Chaillot, d'Auteuil ou de Pontoise,
Cela ne me fait rien.
BÉLISE. Quelle âme villageoise !
La grammaire, du verbe et du nominalif,
Comme de l'adjectif avec le substantif,
Nous enseigne les lois.
MARTINE. J'ai, madame, à vous dire
Que je ne connais point ces gens-là.
PHILAMINTE. Quel martyre !
BÉLISE. Ce sont les noms des mots ; et l'on doit regarder
En quoi c'est qu'il les faut faire ensemble accorder...
MARTINE. Qu'ils s'accordent entre eux, ou se gourment, qu'importe ?
PHILAMINTE (à Bélise). Eh ! mon Dieu ! finissez un discours de la sorte.
(A Chrysale.) Vous ne voulez pas, vous, me la faire sortir ?
CHRYSALE. Si fait. (A part.) A son caprice il me faut consentir.
Va, ne l'irrite point ; retire-toi, Martine.
PHILAMINTE. Comment ! vous avez peur d'offenser la coquine !